Jean-Claude Chamboredon, *Territoires, culture et classes sociales*

François Pouillon

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etudesrurales/23198>

DOI : [10.4000/etudesrurales.23198](https://doi.org/10.4000/etudesrurales.23198)

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2020

Pagination : 235-237

ISBN : 978-2-7132-2834-6

Référence électronique

François Pouillon, « Jean-Claude Chamboredon, *Territoires, culture et classes sociales* », *Études rurales* [En ligne], 205 | 2020, mis en ligne le 01 juin 2020, consulté le 03 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/23198> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.23198>

Jean-Claude Chamboredon,

Territoires, culture et classes sociales

édité par Gilles Laferté et Florence Weber,
Paris, Éd. Rue d'Ulm, 2019, 389 p.

Jean-Claude Chamboredon est mort récemment (le 30 mars 2020), après la publication de cet ouvrage, recueil d'articles parus entre 1977 et 1994. Les messages envoyés début avril¹ apportent un utile éclairage sur une carrière restée assez en retrait de la scène médiatique. Les témoignages de ses anciens élèves, de ses disciples devenus ses collègues, à l'ENS (École normale supérieure) comme à l'EHESS (École des hautes études en sciences sociales) où il exerça finalement comme directeur d'études à partir de 1988, disent bien les orientations et le style de ce chercheur incisif, ouvrier de voies et de vocations. Cela appelle quand même une parenthèse sociologique sur une position académique curieuse, où il s'est illustré : le poste de « caïman » à l'ENS.

Si l'École normale supérieure (la seule vraie, celle de la rue d'Ulm) a été et reste encore un peu un lieu d'excellence universitaire exceptionnel, c'est le résultat de plusieurs procédés institutionnels. Le premier est un système d'écramage des meilleurs éléments des classes terminales des lycées dans le cadre de classes préparatoires aux

grandes écoles, qui prolongent et perfectionnent la maîtrise des grandes disciplines académiques, selon deux filières littéraires et scientifiques (les « khâgnes » et les « taupes »). Cette filière est assez bien connue parce que beaucoup y sont passés pour deux à quatre années, mais la plupart, sauf dans quelques lycées parisiens qui trient plus durement à l'entrée, y sont restés sur le carreau : ces classes sont devenues des structures de formation générales qui permettent de contourner les premières années universitaires, interdites de sélection du fait d'un droit sanctifié par les réformes de 1968.

On sait moins ce qui se passe ensuite pour le petit nombre de ceux qui ont « intégré ». Car, de fait, Normale sup' ne délivre aucun diplôme, sinon un titre utile dans les CV mais sans valeur propre, celui d'« ancien élève de l'ENS ». C'est là que se place la deuxième institution : ces brillants sujets, répartis en disciplines académiques, vont être encadrés et formés par un petit nombre de répétiteurs qui les accompagnent jusqu'à l'agrégation et les poussent vers la thèse, c'est-à-dire en voie rapide vers l'université et la recherche. Ces super profs, en quelque sorte, sont recrutés souvent jeunes, sensibilisés aux tendances de la pensée de leur génération, directement par l'École, qui joue là sa position d'institution d'avant-garde. On

¹ Voir notamment ceux de Jean-Louis Fabiani, de François Héran, de Pierre-Michel Menger ou de Jacques Revel et celui de Florence Weber sur le site de l'École des hautes études en sciences sociales (<<https://www.ehess.fr/fr/hommage/hommage-jean-claude-chamboredon>>).

appelle « caïmans », terme argotique d'origine mystérieuse, ces « agrégés-répétiteurs » qui accompagnent les élèves pendant leurs années de formation. Certains, tel Louis Althusser ou Jacques Derrida, ont fait des carrières publiques brillantes ; d'autres sont restés plus discrets, mais ils ont souvent su éveiller chez ces grands enfants que sont les élèves de l'ENS, des vocations décisives, et souvent suscité des gratitude qui se prolongeront pour la vie. Pour Chamboredon ce fut à partir de 1968, après que la publication du *Métier de sociologue*² qu'il coéditait avec Bourdieu et Passeron, l'installait comme cadet impertinent d'une école en voie de légitimation. Il a fortement contribué à donner toute son ampleur à une filière de sociologie, alors que l'agrégation de sciences sociales n'existait pas encore

Engagé pendant toute sa carrière dans des enquêtes collectives (notamment celles qu'il avait impulsées lui-même) ou des interventions polémiques, son œuvre est plutôt marquée par des articles, qui ont fait date. C'est ceux-là que ses disciples et continuateurs se sont attachés à rassembler dans plusieurs recueils : après *Jeunesse*

2. P. Bourdieu, J.-C. Chamboredon et J.-C. Passeron, *Le métier de sociologue*, Paris, Mouton, 1968. Je soupçonne que c'est cet agrégé de lettres classiques qui a dégoté pour ce recueil de textes cet admirable morceau d'Aragon, d'époque surréaliste : « Le propre du génie est de fournir des idées aux crétins une vingtaine d'années plus tard. [...] Ces idées ont pris peu à peu une forme axiomatique [...]. Elles deviennent conneries. La mode alors s'en empare. Tyranniquement. » (*Traité du style*, Paris, Gallimard, 1928, p. 64), in *Le métier...*, texte n° 71.

et *classes sociales* publié en 2015 et la réédition de son *Émile Durkheim. Le social, objet de science* en 2017, voici, toujours aux éditions Rue d'Ulm, *Territoires, culture et classes sociales* qui concerne particulièrement le monde rural.

On aurait de la peine à résumer ces interventions tous azimuts, mais disons qu'elles contribuèrent fortement à sortir les études rurales du ruralisme ethnographique, centré sur la notion de communauté (en géographie : « terroir »), dans lequel elles étaient embourbées. Chamboredon contribua remarquablement à désenclaver l'espace rural dans ses relations dynamiques avec la ville et, à cet égard, les enquêtes sur les sociétés de chasses, qui n'avaient rien de tribal, restent exemplaires, et jusqu'à aujourd'hui où elles bousculent des débats actuels, surchargés de considérations métaphysiques sur de pseudo-traditions et de droits imaginaires des animaux. Mais on est là dans les enquêtes classiques, ce « terrain » que les sociologues ont chipé avec succès aux anthropologues. Ce fut une tout autre ouverture quand on découvrit, dans un article des *Actes* de 1977, qu'on pouvait faire de la sociologie rurale avec le peintre Jean-François Millet.

Cela fut un choc, renouvelé même quand Chamboredon se livra au même exercice avec un auteur « régional », Jean Aicard (1848-1921), connu pour son roman *Maurin des Maures* (1908) – il était lui-même natif du Var. Je ne suis pas sûr que la ligne soutenue par les préfateurs, celle d'une stricte orthodoxie bourdieusienne dont, c'est vrai, Chamboredon

s'est toujours senti redevable, ne soit pas ici un peu écorchée. Car, en montrant tout le bénéfice que l'on pouvait tirer, en siphonnant l'histoire de l'art et de la littérature, d'un usage positif de la biographie, il corrigeait les effets délétères qu'eut l'article sur l'illusion biographique³ qui contribua à écraser

les histoires de vies sous un sociologisme un peu terne.

François Pouillon,
*anthropologue, directeur d'études,
École des hautes études
en sciences sociales,
Institut des Mondes africains
(IMAF – UMR 8171 CNRS), Paris*

3. Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales* 62-63, 1986, p. 69-72.